

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 45 (1916)

Heft: 6

Rubrik: Échos de la presse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

d'abord, et l'abbé Horner ensuite, dans leurs divers travaux méthodologiques d'enseignement primaire de la langue française.

F. O.

ÉCHOS DE LA PRESSE

Les souvenirs d'une institutrice française. — Je débutai dans une petite école mixte au sein d'une campagne pittoresque et retirée dont les habitants étaient, suivant le mot courant, fort « arriérés ». J'arrivais, toute férue des principes nouveaux de neutralité qui me semblaient être l'idéal même de justice et de tolérance de tout esprit large.

J'avais une très grande confiance dans l'influence de la morale à l'école, et une très haute idée du rôle éducateur de l'institutrice ; mes leçons de morale furent les mieux préparées et les mieux suivies, mais elles ne furent pas les plus efficaces ni les mieux réussies et je ne tardai pas à m'en apercevoir.

J'avais affaire à des enfants très « en retard » qui n'aimaient pas l'école, encore moins le travail et qui avaient de terribles habitudes de dissimulation. Tous appartenaient à des parents catholiques, mais pauvres et ignorants, absorbés par le souci du pain quotidien et ne songeant pas même à surveiller leurs enfants.

Je succédais à une vieille institutrice qui avait, pendant quatorze ans, maintenu dans sa classe le régime de la terreur. J'ai appris, par la suite, qu'il se produisait quelquefois de véritables bagarres entre la maîtresse et les grands garçons révoltés qui s'en donnaient à cœur joie dans les chemins de l'injurier grossièrement.

Ce fut un ébahissement général quand, le premier jour de classe, on me vit enlever et jeter dehors les nombreuses baguettes qui garnissaient les coins. On se mit en défiance et je devinai du mécontentement ; on pressentait que les habitudes seraient dérangées au profit de l'adversaire. Et moi je me demandais anxieusement comment j'aurais prise sur ces âmes fermées, ignorantes et rusées. Pas un de ces petits ne semblait affectueux, tous les yeux se dérobaient aux miens et, dans la cour de récréation même, je ne parvenais pas à obtenir un peu d'exubérance. Je savais pourtant que ces gamins, trop sages devant moi, étaient, hors de l'école, insolents, effrontés, voleurs ; des démons déchainés.

J'espérais que mes leçons de morale obtiendraient un résultat, mais, dès mon premier essai, je sentis que je parlais à vide. Je m'adressais à des consciences endormies ou faussées : pour eux, le mal c'était d'être pris en faute et battu ; la maîtresse d'école, c'était quelqu'un de très gênant qu'il s'agissait de tromper habilement. Le travail : une ennuyeuse corvée à esquiver le plus souvent possible. Le bonheur : combler le lavoir de grosses pierres pendant l'absence des laveuses ; dénicher beaucoup de nids et « super » les œufs des petits oiseaux, détacher les bêtes dans les champs et cent tours semblables.

Quelle tâche d'éveiller et de redresser ces âmes déjà déformées,

de leur donner le sentiment du devoir, le désir du bien ! Je lisais dans une leçon de morale développée par M. Buisson cet exemple. — Il s'agit d'un enfant qui a volé des billes à son camarade sans être vu. — « Il a mal fait — mais puisque personne ne l'a vu ? » — La réponse est prévue, tous les enfants s'écrieront : « C'est égal, c'est mal tout de même. » Eh bien ! à cette question que j'ai posée avec un exemple semblable, j'ai vu tous les grands hésiter ; il a fallu que j'interroge séparément pour obtenir une affirmation timide, et j'ai même entendu cette réponse par l'un d'eux : « Il pouvait bien. »

Quel point de départ fallait-il prendre avec des consciences si peu averties ?

A chaque faute découverte, j'essayais de faire comprendre pourquoi on avait mal agi, mais je devinais bien derrière leurs fronts lêtus que, malgré mes paroles, le mal, c'était surtout d'avoir été pris.

Je me faisais indulgente et douce pour que cette crainte du châtiement ne domine plus leur pensée. Mais mon indulgence même leur paraissait suspecte ; ils étaient trop bien dressés à comprendre seulement les coups de baguette.

Après avoir donné par maints efforts l'idée de l'âme, je voulus donner celle de la perfection, mais j'avais beau multiplier les exemples les plus simples, je voyais bien que mes paroles ne les intéressaient pas, que je ne réussissais pas à les toucher, et qu'ils ne faisaient guère autre chose, pendant les leçons, que de feindre l'attention.

Alors je lisais des histoires, des histoires qui m'enchantaient ou me remuaient jusqu'aux larmes quand j'étais petite.

Je voulais faire raconter la lecture ; je voyais les têtes s'incliner jusque sur la poitrine et je n'obtenais rien le plus souvent, parfois un pauvre petit récit sans vie : les oreilles seules avaient entendu.

Rien ne saurait rendre le malaise qui m'envahissait quand je parlais à ces petites âmes qui demeuraient si obstinément closes. J'avais l'impression de parler à vide. Je sentais qu'il manquait quelque chose à mon enseignement, que les mots âme, conscience, perfection, bien, devoir, seraient à jamais figés, stériles, indifférents — des mots enfin ! — tant que je ne trouverais pas l'étincelle qui leur donnerait vie et fécondité, quelque chose qui soit à la fois assez grand et assez simple pour toucher et éclairer des âmes si obscures et si ignorantes.

Un jour, tandis que, bien découragée, je me débattais contre la même difficulté impossible à résoudre, sans préméditation aucune, je changeai de méthode et j'oubliai la neutralité qui m'avait si mal servie.

Je montrais ce que serait un enfant qui voudrait son âme très belle, ils n'écoutaient guère. — Soudain je demandai à l'un d'eux : « Qui t'a donné une âme ? » — Silence, le catéchisme ne s'était pas fait comprendre. J'expliquai : « C'est Dieu ! Dieu, qui t'a donné un corps avec la vie, t'a donné aussi une âme qu'il veut semblable à Lui. Et tu sais bien qu'il faudra Lui rendre cette âme un jour ; quand ton corps sera mort, Il te la demandera. Oseras-tu la Lui donner laide, pleine de défauts et chargée de mensonges ? » L'effet fut immédiat et je ne l'oublierai jamais : tous les yeux me regardaient avec inquiétude. J'avais trouvé une porte qui désormais ne se fermerait plus.

Je m'attachai d'abord à détruire en eux l'habitude du mensonge et de l'hypocrisie : « Quand vous me trompez, Dieu vous voit, Il le sait toujours et Il vous le dira ; c'est Lui qui m'a mise près de vous pour Le remplacer. Lui qui parle quand je vous parle. » Quel étonnement dans tous les yeux ! On eût dit que je prenais un autre visage. Depuis ce jour la défiance est tombée, et j'ai su me faire aimer très vite parce que leurs cœurs se sont ouverts en même temps.

Je n'ai pas eu si facilement raison de leurs hypocrisies, car il y avait à détruire de longues habitudes. Mais déjà ils n'osaient plus mentir avec la même audace ; ils se troublaient sous mon regard droit et souvent j'obtenais un aveu par cette seule parole : « Je ne sais pas si tu me trompes, mais Dieu le sait, il faudra bien que tu le Lui avoues. » Alors je voyais se lever des yeux suppliants qui disaient : « Interroge-moi une fois encore et je vais t'avouer. »

Maintenant la leçon de morale est devenue la préférée par eux et par moi. Les yeux brillent et se fixent aux miens. Nous ne parlons pas de « perfection », de « dignité humaine », à tout cela nous donnons un nom très doux à dire : le bon Maître, c'est-à-dire le modèle vivant.

Toutes les belles leçons du christianisme, mes petits les ont comprises ; car il est vrai de dire que le Maître se révèle aux humbles. Ils savent qu'il faut accepter le travail et la souffrance parce que nous avons à expier et à mériter. Oui nous agissons ensemble ces grands problèmes de souffrance et de mort. Cela d'ailleurs ne nous attriste pas ! Quelles bonnes parties nous faisons dans la cour ! Seulement nous prenons l'habitude de juger tous nos actes, toutes nos paroles et j'entends dans la cour de récréation des conversations qui pourraient édifier des hommes, car nous avons maintenant des consciences droites et scrupuleuses. J'entendais ceci entre deux petites filles de 8 ans : « Bien Aimé a menti tantôt. — En es-tu sûre ? — Je crois qu'il a menti. — Eh bien ! tu ne dois pas dire : il a menti, puisque tu n'en es pas tout à fait sûre. »

Et chaque matin en arrivant : « Mademoiselle, j'ai pas menti. Mademoiselle, j'ai pas été indiscret. » C'est une émulation merveilleuse à bien faire sous l'œil indulgent et bon du Maître suprême. Il est si bien présent à leur pensée que je les vois parfois faire un sacrifice, dompter un mouvement mauvais, sans même chercher dans mes yeux l'approbation qu'ils sont si heureux d'y lire.

Et maintenant la morale se mêle à toutes les leçons, elle est devenue la grande préoccupation même des tout petits. Je demandais un jour pendant une leçon d'histoire naturelle : « A quoi sert donc le cœur ? » Un bambin de cinq ans m'a répondu gravement : « A protéger l'âme. »

Au bout de dix-huit mois passés dans ma petite école, j'ai subi l'épreuve orale du C. A. P. devant un inspecteur et deux directrices d'école. Mes bambins ont été charmants, pleins d'entrain et de bonne volonté. « C'est vraiment une petite famille ici, m'a dit M. l'Inspecteur ; je vous félicite, Mademoiselle, vos enfants sont très vivants et pourtant disciplinés. » Les dames ont exprimé toute leur admiration et j'en aurais été vaniteuse si je n'avais si bien su à qui je devais ce beau résultat.

M. l'Inspecteur a cru bon cependant d'aborder un peu la question pédagogique : Quel est le grand principe de notre enseignement, Mademoiselle ? — Silence... — Mais la Neutralité (le ton dont le mot fut prononcé mérite que je lui donne une majuscule), — heureusement, Mademoiselle, que vous observez le principe tout en ayant l'air de ne pas le connaître. »

Et j'ai pensé, avec un peu d'ironie, sans tout de même me risquer à le dire : « Si j'avais si bien observé le grand principe, M. l'Inspecteur, je n'aurais pas reçu vos compliments aujourd'hui, et certes je ne les eusse pas mérités ! »
(*Revue pratique d'apologétique*).

BIBLIOGRAPHIES

Les Vacances de Suzette. — Un vol. in-12. — Prix : broché, 1 fr. Librairie Henri Gautier, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

Pour la 6^{me} fois, cet aimable volume annuel vient de paraître, et tant au point de vue des illustrations qu'à celui du texte il reste digne de ses devanciers, s'il ne les dépasse pas.

C'est le meilleur compagnon que puissent avoir les fillettes et leurs frères pendant l'heureux temps des vacances. Dans ses 196 pages, il réunit tout ce qui peut amuser et distraire intelligemment des enfants. On y trouve de désopilantes comédies à jouer en famille, des monologues, des histoires gracieuses et gaies, des jeux de plein air et d'appartement, des travaux pour le trousseau de la poupée. Tous les articles sont rédigés par les auteurs les plus aimés de la jeunesse et sont illustrés de plus de 120 dessins par R. de la Nézière. C'est assez dire avec quel soin, malgré son prix très bas, a été édité le livre des vacances. Il donnera à ses gentils lecteurs joie de l'esprit et joie des yeux.

* * *

Les Feuilles d'hygiène et de médecine populaire, 42^{me} année. — Revue mensuelle paraissant à Neuchâtel. Attinger, frères, éditeurs. — Prix : un an : Suisse, 2 fr. 50 ; étranger, 3 fr.

Avec 1915, la revue, *Les Feuilles d'hygiène*, a accompli sa 41^{me} année d'existence, mais les ans ne lui pèsent guère, car elle sait s'appliquer à elle-même les principes qu'elle recommande aux autres : vie bien réglée quoique nullement monotone, œil vigilant ouvert à toute amélioration comme à toute innovation rationnelle. Aussi bien cette 41^{me} année d'existence a-t-elle été riche ; nous n'y trouvons pas moins de 21 articles de fond, 43 notices et nouvelles, 80 recettes et conseils pratiques, véritable pharmacie domestique sans cesse tenue à jour par des mains expertes. Et c'est ainsi que les *Feuilles d'hygiène* constituent d'année en année un moniteur de santé, ce bien précieux sans lequel il n'est pas de joie en ce monde.

N^o spécimen gratis et franco sur demande.

* * *

Cours complet d'histoire naturelle (Zoologie, Botanique, Géologie et Paléontologie), par Gaston BONNIER, docteur ès sciences, professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut, avec 891 figures dans le texte